

John Tocke

**Demandez
à Hemingway**

Bibliothèque
malgache

I

Qu'est-ce que je foutais dans cet avion ? Dix fois déjà, j'avais lu les notes prises avant le départ. Je ne savais pas mieux qu'hier ce que j'allais faire sur place. Si j'avais su, au moins, que chercher... Dix fois déjà, ou davantage, j'avais demandé un whisky à une hôtesse – charmante au demeurant, mais elle ne pouvait me faire oublier Cathy, qui avait fait la gueule en apprenant que je serais absent trois semaines, et sa bouderie des derniers jours me semblait, au fil des mignonnettes de cinq centilitres, de plus en plus importante par rapport à ce que j'allais trouver là-bas. Peut-être. Ou, plus probablement, ne pas trouver. Les risques du métier, comme on dit, le voyage pour rien, bien que je me sois enthousiasmé dès qu'on me l'avait proposé, puis l'enthousiasme était retombé aussi vite qu'il était venu, lamentable soufflé – aromatisé au whisky – oublié quelques instants de trop et tristement dégonflé.

Voilà, je n'avais plus envie, et il était trop tard pour faire marche arrière. À moins de me lever, de me diriger vers l'avant au lieu de l'arrière – où l'hôtesse, déjà, bien que presque endormie, et à cause de ma mise en mouvement, aurait déjà amorcé le geste de saisir un whisky dans sa réserve en voie d'épuisement – et de prendre mon ton le plus sévère pour intimer au commandant de bord l'ordre de faire demi-tour, de remettre le cap sur Paris.

À supposer que je l'impressionne, puis que j'échappe aux flics à l'arrivée, je n'aurais plus alors qu'à me planquer trois semaines dans un petit hôtel de la banlieue parisienne, prendre le temps d'écrire un de ces reportages

qui marquent d'autant mieux les esprits que la part de l'imagination y est belle et inscrite avec précision entre les points de repère fournis par la documentation, et rentrer à Martre où on me demanderait pourquoi je n'avais pas bronzé, où j'expliquerais que je n'étais pas en vacances et que j'étais épuisé de travail mais que le résultat – j'annoncerais cela avec une fausse modestie et mon demi-sourire – en valait, me semblait-il, la peine, et je déposerais sur le bureau de Robert, mon chef de rubrique, quinze feuillets découpés en trois parties, un superbe feuilleton qui tiendrait nos lecteurs en haleine du mardi au jeudi suivants.

Mon nouveau titre de grand reporter se trouverait ainsi justifié à peu de frais, bien qu'il ait été chèrement acquis. Je devrais vérifier un jour si, dans toute l'histoire de la presse, un journaliste était parvenu avant moi à faire tomber son rédacteur en chef pour une affaire criminelle. Mon seul titre de gloire, dont je ne tirais aucune gloire. Un titre comme une médaille en chocolat, prêt à fondre au premier coup de chaleur du successeur de son prédécesseur.

C'est donc animé d'une farouche volonté que je me levai... et me dirigeai vers le fond de la cabine pour me faire servir mon onzième whisky, auquel l'hôtesse préposée à ma soulographie ajouta d'autorité un douzième, à charge pour moi d'ouvrir la bouteille. Quelqu'un me comprenait, dans cet avion. Je n'avais pas le droit de lui faire de la peine et de détourner le vol vers Paris alors qu'elle avait probablement très envie de revoir sa famille à Tananarive.

J'avais mal choisi le moment de rentrer au journal. Je n'avais pas choisi, en fait : après les deux mois et demi de congé auxquels j'avais droit, et pendant lesquels j'avais filé le parfait amour avec Cathy, un jour chez elle, un jour chez moi, reprenant à mon compte le mode de vie qui avait si bien réussi à Roger et à Hélène avant les tragiques événements que l'on sait – ou que l'on ne sait pas, je ne

vais tout de même pas revenir sur cette sale histoire –, je m'étais repointé au bureau pour retrouver mon ordinateur comme si je l'avais quitté la veille. J'étais arrivé tôt pour ne pas avoir à saluer tout le monde – pour voir aussi qui allait venir me saluer, amis ou ennemis après le tremblement de terre que j'avais bien involontairement provoqué. J'avais à peine eu le temps d'allumer mon PC que Robert était arrivé, de très bonne humeur – tiens ! un changement ! Ce faux-cul m'avait chaleureusement serré la main droite dans les deux siennes.

« Content de te revoir, Xavier ! J'espère que tu es en forme ! Tu pètes la santé, en tout cas ! Le rédacteur en chef veut te voir tout de suite, tu y vas ? Je crois qu'il a de bonnes nouvelles pour toi... »

Ah non ! ça n'allait pas recommencer ! On allait encore vouloir me nommer secrétaire de rédaction sous prétexte de bons et loyaux services. Je le voyais venir gros comme une maison ! Sans répondre, je me mis en route vers mon destin, bien décidé à lui faire subir un dérapage à ma manière, avec à l'esprit un exemple de ma légendaire éloquence : « Non, non et non ! » J'étais déjà en colère, je ne savais pas encore contre qui : j'avais pris soin de n'entretenir aucun contact avec le journal en mon absence et j'ignorais complètement qui avait succédé au pourri en chef précédent. J'avais bien deux ou trois noms en tête, les plus logiques, mais la logique était si loin d'être estimée à sa juste valeur ici que je préférais ne pas y penser.

Je frappai à la porte bien qu'elle soit déjà entrouverte. Profil bas, mec ! Il serait toujours temps de se faire remarquer ensuite ! L'invitation à entrer manquait de conviction, lancée sur un ton distrait, dans une sorte de réflexe pavlovien. Derrière le bureau en chef, le crâne dégarni qui me faisait face appartenait à une personne dont le principal souci n'était pas son visiteur mais un gros paquet de journaux dont trois ou quatre étaient ouverts sur la tablette, tandis que quelques-uns s'égaillaient près de la poubelle. Il avait déjà oublié qu'il avait un visiteur.

Pressé de me voir ? Le visiteur – moi – se trouvait cependant dans d'excellentes dispositions, contrairement à l'instant d'avant.

« Frédéric ! Putain ! C'est toi ? Mais qu'est-ce qui leur a pris ? »

C'était la chose la plus inattendue qui soit : le visage qui me faisait maintenant face était celui que j'avais connu à la tête du service sportif, celui surtout d'un bon copain – disons : d'un excellent camarade – avec qui il m'était arrivé souvent de passer quelques heures bien arrosées, à dire du mal du journal qui nous salariait, des cons qui nous dirigeaient, et de tout ce qu'on imagine dans cet état d'esprit. Un rebelle parmi les rebelles, une de ces têtes refusant de s'aligner auxquelles faisait allusion devant moi mon précédent patron en faisant mine de me féliciter pour bien me faire comprendre que je le faisais chier – et encore, il ne savait pas à ce moment jusqu'où iraient les choses. Frédéric Boldoni, qui signait Frédéric Boldon sans avoir prévu qu'un sprinter jamaïcain rendrait un jour célèbre son nom de plume ! Un fouteur de merde, toujours en tête de liste quand il s'agissait de contrer la direction ! J'en étais sur le cul, et ma colère éparpillée autour de moi en minuscules morceaux. J'aimais tout à coup ce journal, j'étais prêt à y faire une belle carrière de secrétaire de rédaction !

« Content de te revoir, Xavier ! » Et les mêmes mots n'avaient pas le même sens que dans la bouche de Robert.

Frédéric m'expliqua en deux mots – il n'avait pas beaucoup de temps et sentait bien que cela ne m'intéressait pas trop – comment les manœuvres du triumvirat mis en place au lendemain de mon coup d'éclat suicidaire s'étaient retournées contre eux, au point de faire basculer le choix du conseil d'administration vers une brebis réputée galeuse, prenant en compte la vieille sagesse populaire selon laquelle les anciens braconniers font les meilleurs gardes-chasse, etc., etc. En fait, nos vrais patrons

ne savaient plus à quel saint se vouer et étaient allés voir du côté de l'enfer.

Dans son nouveau rôle, redevenu sérieux après avoir résumé cela sur le ton de la plaisanterie, Frédéric en vint à l'objet de sa convocation, puisque c'en était bien une, nos ruades communes appartenant désormais au passé de relations qui, heureusement, semblaient devoir rester amicales.

« J'aimerais que tu me dises, ajouta-t-il, comment tu envisages ton avenir dans cette rédaction. Sois tranquille, je sais déjà ce qui ne t'intéresse pas. Robert m'a raconté. Entre parenthèses, il ne te porte pas dans son cœur, celui-là ! Peu importe. Tu comprends bien qu'après ce qui est arrivé, tu es devenu quelqu'un d'autre, le symbole vivant d'une rigueur capable d'aller jusqu'au bout de sa logique, et de couper sans états d'âme la branche pourrie.

– Ah ! c'est ainsi que tu vois les choses ? Je ne sais pas, je ne me suis pas posé la question. Je me suis contenté de faire mon travail. Je n'avais aucune idée de ce qui allait arriver. Et...

– Et cette affaire te tenait à cœur pour des raisons personnelles, je sais. Mais, je te le dis sans aucune flatterie, ce n'est pas mon genre, tu as eu un comportement exemplaire là où des dérives de ta part auraient été, en la circonstance, compréhensibles, presque excusables.

– OK, OK, laisse tomber la brosse à relier. Autant te le dire tout de suite : je n'ai aucune idée de ce que je vais faire maintenant. J'avais même pensé ne pas revenir, c'est dire... Robert était franchement insupportable et j'ai bien peur que ça ne s'arrange pas. Tu vois, la seule chose qui me ferait du bien, ce serait de ne plus dépendre de lui au quotidien.

– Tu as raison, Xavier, vous ne pouvez que vous bouffer le nez. J'ai appris pour quelles mauvaises raisons mon prédécesseur t'avait laissé carte blanche sur le dossier dont tu t'occupais. Il ne savait pas qu'il signait sa perte. Peu importe : ce que je constate, en termes d'efficacité,

c'est que tu as mené ta barque au mieux malgré les périls qui menaçaient. Tu n'as peut-être pas beaucoup réfléchi à demain, tu avais besoin de repos, de t'éloigner un peu. Moi, j'ai réfléchi, il paraît qu'on m'a nommé pour ça. J'ai donc une proposition, honnête je crois, à te faire : tu restes dans ton service, mais avec une totale liberté d'action et le titre de grand reporter. Tu t'occupes de grands dossiers, ou de dossiers délicats, c'est souvent la même chose. Tu prends du temps pour les traiter, et tu sais que le temps est un luxe devenu rare dans la profession. Mais voilà : ta signature a acquis une valeur nouvelle et j'en tiens compte. Au fait, la concurrence n'a pas essayé de te débaucher ?

– Aucune idée. J'ai débranché le répondeur pendant les congés, et je n'ai pas été souvent chez moi.

– On fait comme si, j'ai déjà fait accepter une augmentation de salaire par la direction, sous prétexte que tu étais prêt à partir ailleurs après ce qui t'était arrivé. Je considère qu'on t'a traité comme de la merde, et il est temps que ça change ! Bref, qu'est-ce que tu en dis ?

– Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Merci ?

– Non, non. Est-ce que cet arrangement te convient ?

– C'est flatteur, en tout cas. Franchement, je ne sais pas si je suis à la hauteur de ce que tu attends de moi. Et, d'ailleurs, qu'est-ce que tu espères en échange ? Parce que je suppose que tu ne fais pas cela pour mes beaux yeux !

– Ce que j'espère de toi ? Des articles, tout simplement. Pour cela, je te fais confiance. Et aussi que tu prêtes une oreille attentive aux propositions de reportage que je te fais.

– Par exemple ? Tu n'as pas déjà une idée derrière la tête ?

– Non seulement une idée derrière la tête, mais aussi un dossier pour toi. Tiens, regarde ça aujourd'hui, dis-moi demain si ça t'intéresse et comment tu penses pouvoir traiter ce sujet.

– Il s'agit de quoi, exactement ?

– Je préfère ne rien t’en dire. Juge par toi-même, je ne veux pas t’influencer. Juste un peu, malgré tout : ce dossier mérite le détour et j’aimerais vraiment bien que tu le creuses. En fait, je crois te connaître assez pour penser que tu vas plonger dedans. »

Il avait ça de bien, Frédéric, il en avait fait la preuve dans son service, qu’il possédait le don d’utiliser les gens au mieux de leurs capacités, et sans les forcer en apparence à quoi que ce soit. Il était toujours parti du principe, simple mais peu répandu, que chacun faisait le mieux ce qu’il préférait faire. Et, quand il distribuait les sujets de reportage pour le week-end, les membres de son équipe sortaient ravis d’une réunion au cours de laquelle ils avaient reçu, sans rien dire, ce qu’ils auraient aimé demander si Frédéric leur en avait laissé le temps. J’aimais ce genre de meneur d’hommes, pas un de ceux qui croient nécessaire de contrarier leurs subalternes pour asseoir leur pouvoir. On allait peut-être faire du bon travail, dans la joie et la bonne humeur.

Je le pensais encore le lendemain, en revenant tout frétilant lui dire que son truc, c’était de la dynamite, et que je fonçais s’il me débloquent un budget correspondant à trois semaines de séjour à Madagascar. Là d’où venaient ces esclaves des temps modernes, cent cinquante ans après l’abolition officielle par la France de pratiques d’un autre âge. Il est vrai que la France avait déjà aboli l’esclavage une première fois, avant de remettre en service des habitudes trop confortables. Vrai aussi qu’à Madagascar, il avait fallu attendre plus longtemps qu’ailleurs. La main-d’œuvre gratuite était toujours une bonne affaire, cela devait rester vrai à notre époque. Ces choses-là ne changent pas...

La discussion avec Frédéric avait été vive, de cette vivacité qui donne des idées, et nous sommes tout de suite tombés d’accord sur le voyage. On s’est occupé du visa, de l’avion, de réserver un hôtel, on m’a pourvu de francs français en suffisance, et me voilà, dix jours à peine après mon bel élan d’enthousiasme, à me demander ce que je

fous dans cet appareil d'Air Madagascar, et si je n'aurais pas mieux fait de devenir secrétaire de rédaction. Un peu tard, jeune homme ! Le commandant de bord était d'ailleurs en train d'annoncer la couleur, les dés étaient jetés. Nous entamions notre approche de l'aéroport d'Ivato, Antananarivo, où il était neuf heures quarante-cinq, température au sol 23°, temps ensoleillé, bon séjour, nous espérons que vous avez fait un excellent voyage et que nous aurons le plaisir de vous revoir bientôt sur nos lignes, veuillez éteindre vos cigarettes, attacher vos ceintures, et bla-bla-bla, et bla-bla-bla. Trop tard pour un autre whisky !

Cinq minutes plus tard, contact avec le sol en douceur, des passagers pressés se lèvent déjà pour récupérer leur bagage à main, les hôtesses les font rasseoir dans l'attente de l'arrêt des réacteurs, le train-train habituel. Je ne suis pas pressé. On m'a prévenu : à Madagascar, il ne faut pas être pressé. Alors, je m'entraîne. J'ai trois semaines devant moi. Oui, mais seulement trois semaines. Le temps est un luxe, m'a dit Frédéric. On va bien voir...

Le bitume de la piste ne se contente pas de 23°, je le devine à travers mes semelles en suivant le flot, bêtement, vers le bâtiment de l'aéroport. Minuscule, l'aéroport. Je vais devoir trouver des points de repère, un sens nouveau des proportions. Rien à voir avec l'Europe. Allons ! Un peu d'allant, Xavier ! Tu découvres l'autre hémisphère, mon vieux ! Il était temps, non ? Oui, admettons, en attendant mieux. L'aventure du grand reporter sans peur et sans reproche commence, accrochez-vous, on va voir ce qu'on va voir !

II

On a vu – ce qu’il y avait à voir pour quelqu’un qui a tout à découvrir et que les premières images marquent un peu trop. Un afflux de sollicitations avant même le passage à la douane, effectué sans difficultés, pour proposer un taxi, un hôtel, du change. Vers la sortie, je dois lutter pour rester en possession de mon sac. Ils sont quatre au moins à vouloir me l’arracher. Je ne suis pas dupe : j’ai lu avec attention les mises en garde de quelques guides de voyage et je sais que, sous prétexte d’aider le nouvel arrivant, il s’agit souvent de le dépouiller dès ses premiers pas sur le sol malgache. Ils ne m’auront pas : le plus gros de mon pécule est caché dans ma ceinture et, non ! je ne lâcherai pas mon sac ! Sinon pour le donner au chauffeur qui porte un panneau avec mon nom. Il me conduit à la voiture réservée pour moi de Martre et qui sera, si je le veux, à ma disposition pendant tout le séjour. Proposition à retenir, peut-être, mais je préfère prendre son numéro de téléphone en cas de besoin. Le véhicule est très neuf, par rapport aux taxis alignés sur le parking. Je ne sais ce qu’il faut en penser.

Une dizaine de kilomètres à vive allure sur une route en bon état constituent mon premier apprentissage. Des quartiers cossus alternent avec des habitations plus pauvres, puis des rizières et des quartiers encore plus décrépits. Planté au milieu de nulle part, incongru, un grand centre commercial paraît être arrivé par le même avion que moi. L’ensemble est d’une désolante platitude mais l’horizon est borné par des collines. À gauche, au fur et à mesure qu’on s’en rapproche, elles se révèlent couvertes de bâtiments. Quelques buildings ne

parviennent pas à masquer le Palais de la Reine qui domine le paysage. À cette distance, il est difficile d'imaginer que ce sont des ruines...

Mon pilote, dans un large virage à gauche, me demande si je veux m'arrêter au village artisanal. Je ne suis pas venu en touriste, nous continuons. Pour quitter bientôt ce qui s'appelle, ai-je appris, la route-digue, et franchir les premiers obstacles en forme de nids-de-poule exemplaires par leur taille. Les voitures les négocient au pas d'homme, naviguent d'un bord à l'autre en tanguant sans souci d'être à droite ou à gauche, pourvu que les amortisseurs tiennent ! Le ralentissement me laisse tout loisir de contempler un parc automobile d'un autre âge et de m'interroger sur la manière dont vivent vraiment les Malgaches. La plupart des maisons sont des cahutes branlantes, flanquées d'un escalier imprécis qui mène à l'étage, dans un assemblage de briques, de tôles et de bois qui doit tenir ensemble par une vieille habitude. Sur le trottoir, des artisans tapent avec entrain des bouts de métal, certains pour en faire des brouettes je suppose puisqu'il s'en trouve rangées à côté d'eux. Plus loin, ce sont des pneus que l'on démonte, puis on traverse un marché au milieu duquel s'élève un tas d'ordures pas très fraîches, on franchit ce qui pourrait être un gué mais qui, selon les dires du conducteur que j'interroge de temps à autre, est une grande flaque alimentée en permanence par des fuites dans les canalisations.

Enfin, une colline s'offre à une paresseuse escalade, au rythme d'une circulation dense et chaotique. Sans transition, nous débouchons dans un quartier chic – le contraste est saisissant – pour nous arrêter devant un hôtel. Tout y respire la civilisation européenne, jusqu'au prix des chambres affiché en francs français. Un peu abasourdi par ma première heure en terre malgache, sans doute éprouvé aussi par une nuit d'avion et le whisky, je me laisse conduire à une vaste chambre luxueuse dans laquelle mon deux pièces tiendrait aisément. Un salon en

occupe le centre, d'un côté, deux lits, de l'autre, un bureau. Une télévision, des étagères, des placards, une salle de bain, des toilettes... Un appartement tout confort, l'endroit idéal pour travailler en paix. Mais un espace bien peu exotique. Devrai-je me le rappeler sans cesse ? je ne suis pas en vacances. Au contraire : mes vacances sont terminées et je suis enfin à pied d'œuvre, après une grosse semaine passée à étoffer le dossier que m'a confié Frédéric, et à prendre quelques contacts de loin pour ne pas arriver en terre tout à fait inconnue. Trois rendez-vous occupent ma première journée : le rédacteur en chef d'un important journal de la place ce midi, le correspondant d'un journal réunionnais à quatre heures, un membre de la Ligue des droits de l'homme et des peuples pour dîner. Un programme peut-être trop copieux pour l'état dans lequel je me trouve – on ne pourra pas me reprocher de m'endormir sur mes lauriers.

L'heure ne se prête pas à une sieste pourtant bien tentante et je fonce sous la douche pour gommer une partie de la fatigue. Puis, démangé par l'envie de marcher dans les environs pour me fixer quelques points de repère, je sors de l'hôtel. Pas trop loin, je ne tiens pas à m'égarer tout de suite, et avec l'esprit de système qui me caractérise : première à droite, première à droite, etc., jusqu'à revenir sur mes pas et recommencer de l'autre côté. Aucun risque, tout est balisé.

Je suis sorti sous les courbettes d'un portier, ai échappé à une vieille dame qui semblait vouloir me couvrir la tête d'une nappe brodée, me suis en revanche arrêté pour acheter trois quotidiens locaux en français, j'ai laissé la poste derrière moi en pensant que je ne devrais quand même pas tarder à écrire à Cathy en raison de ce qu'on m'a dit de la lenteur du courrier et j'ai résolument tourné le coin... pour me retrouver dans une rue où un magasin sur deux au moins était une bijouterie gardée par des vigiles. Exception notable : une pharmacie n'était surveillée que par un mendiant, le chapeau à la main. J'y

laissai tomber mille francs, le prix d'un journal. Ses remerciements exubérants et incompréhensibles me firent me sentir généreux.

Avec le manque d'esprit de système qui me caractérise, je ne pris pas la première à droite. J'évaluais ainsi, de temps en temps – à dire vrai, assez souvent –, ma capacité à modifier mon comportement en fonction des circonstances, à plier mes principes aux événements. La première rue à droite descendait, la seconde montait, et celui qui monte voit plus loin que celui qui descend, n'est-ce pas ? Je me dirigeai donc vers les sommets, pendant quelques centaines de mètres au terme desquels un autre carrefour me poussa à une nouvelle interrogation. Il était inutile de tourner à droite, la logique transgressée une première fois ne s'imposait plus. En face, deux rues continuaient à monter, celle de droite davantage que l'autre. J'étais fatigué, il ne fallait pas exagérer avec les idées élevées, j'optai pour une descente rapide vers la gauche. Bon, je ne savais déjà plus où j'étais, bien entendu. J'étais monté, je descendais, était-ce le rythme que j'allais devoir assimiler pour me trouver au bon niveau ? Toujours est-il que le choix offert au bas de cette petite rue était trop complexe pour moi. Autant me laisser aller à la fantaisie. Après tout, je ne devais pas être très loin de l'hôtel, il suffirait d'une question pour le retrouver en quelques instants, au pire d'un taxi...

J'avais une heure devant moi, j'avisai, près un parc, de l'autre côté d'une rue à traverser, des échoppes de bouquinistes entre lesquelles je me perdis quelques instants. C'était un véritable labyrinthe. On m'y proposait, dans chaque petite boutique croulant sous les publications les plus diverses – des livres scolaires d'avant ma scolarité, des livres de poche sales, au dos brisé, des magazines en tout genre, mais aussi un Littré en bon état, curieuse découverte –, on m'y proposait donc des ouvrages consacrés à l'histoire de Madagascar, à sa faune, à sa flore, à sa société. Je n'avais pas le temps d'entreprendre une

étude systématique. Pour ne pas déplaire à tout le monde, j'achetai, pour ne rien en faire, une méthode de malgache à l'usage des francophones, neuve bien qu'imprimée sur un mauvais papier gris. Cinq mille francs, un peu plus de cinq francs français d'après le cours auquel on m'en avait changé quelques-uns à l'hôtel. Au vendeur qui m'avait fait un prix d'ami – il demandait sept mille cinq cents francs au début, j'avais marchandé puisqu'on m'avait dit que ça se faisait et il avait baissé ses prétentions d'un tiers sans difficulté –, j'avais demandé mon chemin et il m'avait dirigé, avec quelques points de repère d'une utilité limitée car c'était tout droit, vers un escalier que je remonterais vers la place de l'Indépendance, à deux pas de l'hôtel. En gravissant les marches, entre des vendeurs de lunettes, de montres, de chaussettes, de peignes, de cachets, d'un invraisemblable bric-à-brac – il y avait même un type avec des flacons d'aérosols entourés d'un petit attirail dont je me demandais à quoi il pouvait servir –, j'avais l'impression qu'on s'était foutu de moi parce que, quand même, je n'étais pas descendu si bas pour qu'il faille remonter si haut, et pourtant si, je retrouvai la poste, puis l'hôtel, après avoir noté la présence d'une Maison du Tourisme où je trouverais peut-être, tout à l'heure, un plan de la ville dont je me promettais de faire un grand usage.

De retour dans la chambre, une demi-heure avant le premier rendez-vous fixé au restaurant de l'hôtel – j'avais trouvé cela plus simple pour commencer, et le rédacteur en chef avec qui j'avais parlé trente secondes au téléphone après avoir échangé quelques emails m'avait dit qu'il y avait ses habitudes –, j'avais soif. Et, vieux réflexe professionnel dont j'étais coutumier, j'avais envie de lire les journaux achetés un peu plus tôt dans la rue. Je ne connais pas de meilleur cadre pour le faire que celui d'un bistrot, la taverne de l'hôtel était accueillante, je m'y installai donc devant une bière pour découvrir, sous la plume des confrères de l'endroit, la réalité vraie que je n'avais pas encore pénétrée.

La bière, une grande bouteille de Three Horses Beer – THB GM, indiquait la carte pour « grand modèle » –, était fraîche et désaltérante. Une pilsener traditionnelle, primée à Bruxelles indiquait l'étiquette, ce que je jugeai aussi excessif que mérité : la boisson n'était ni pire ni meilleure que des centaines d'autres brassées dans le monde. Quant aux journaux, ils étaient ce qu'ils pouvaient être dans des conditions d'écriture et de production que j'imaginai difficiles. Je laissai de côté la politique à laquelle il était prématuré de vouloir comprendre quelque chose pour me pencher avec plus d'attention sur les sujets de société. Je n'espérais pas y trouver d'infos sur mon dossier, ç'aurait été trop beau, mais j'y dénichai quelques faits qui se mettraient en place dans le point de vue que j'aurais à me forger sur le pays.

Le prix du pain était sur le point de grimper, titrait un des quotidiens. De 600 à 750 francs pour deux cents grammes théoriques d'une baguette comme j'en avais vu au cours de ma promenade et que je n'avais pas encore goûtée. La tradition française avait survécu à la décolonisation. Le poids du pain, pas à la crise économique. Si le prix de vente n'avait pas changé depuis longtemps, les boulangers avaient rogné sur la pâte, et rares étaient les pains qui atteignaient encore le poids réglementaire. Des courbes affolantes montraient l'évolution du prix au kilo.

Bon, pour ce que j'en savais, et si mes lectures avaient été bonnes, l'alimentation de base était quand même le riz. Mais rien, aujourd'hui, sur le prix du riz.

Celui des transports en commun, en revanche, suscitait une large polémique. Le taxi-be – qu'était-ce qu'un taxi-be ? je devrais me renseigner, et sortis de ma poche un carnet vierge acheté pour cette enquête, à la première page duquel je notai le mot, suivi d'un point d'interrogation – devait passer de 500 à 750 francs. On promettait, en guise de mesures d'accompagnement, ou de pommade pour faire passer la douleur, des améliorations

du service. Vagues, et je manquais de données pour en appréhender la portée.

À part cela, des lecteurs râlaient contre la gabegie des pouvoirs publics qui encourageaient les embouteillages dans la capitale. Ils évoquaient pêle-mêle les trous dans les routes, dont j'avais déjà eu un aperçu, les taxis-be, encore eux, qui s'arrêtaient n'importe où, l'état de véhicules qui tombaient en panne à tout bout de champ, leur multiplication anarchique sans amélioration de l'écoulement de la circulation, ils y ajoutaient la pollution, l'incivisme des automobilistes, le zèle excessif des policiers pour dégager la voie aux cortèges officiels, leur nonchalance inexplicable devant les carrefours inextricablement bloqués, parfois pendant des heures, par ceux qui s'y étaient engagés, etc., le tout de la même eau trouble.

Je repris mon carnet pour y noter deux chiffres : 150 000 francs par mois, salaire minimum ; 450 000 francs par mois, salaire de base exigé par les fonctionnaires. Cela ne me disait pas encore comment vivaient les Malgaches mais, en divisant ces chiffres par mille pour une conversion approximative en francs français, j'obtenais quand même une première estimation de ma fortune. Une nuit d'hôtel correspondait à quatre mois de salaire minimum. J'allais dépenser, pour le logement, six ans et demi d'une vie de Malgache. Je commençais à penser que ma chambre n'était peut-être pas l'endroit idéal pour comprendre quelque chose à ce pays...

Autour de moi, il y avait peu de monde. Moitié Blancs, moitié Malgaches, mais trois ou quatre de chaque espèce seulement. Avec attachés-cases, costumes, cravates, téléphones portables et, sur leurs tables, des cafés. Des hommes sérieux, sans nul doute, habitués à brasser des millions – des milliards ? – de francs malgaches. Et qui ne devaient pas se poser les mêmes questions que moi sur les différents niveaux de vie de la population. Après tout, ils avaient peut-être raison. Il fallait bien que quelques-uns

fassent circuler des sommes de plus en plus importantes pour que le pays et ses habitants bénéficient un jour de l'essor économique auquel ils auraient contribué.

C'était ridicule. J'étais ridicule. Je ne m'étais jamais intéressé à l'économie – ni à la politique d'ailleurs, ni à beaucoup d'autres choses, souvent même je me donnais l'impression de ne m'intéresser à rien. Et j'en étais, à peine arrivé, à me persuader que je pouvais trouver une explication à ce que j'observais. Il fallait se calmer, mon petit vieux ! D'autant que je n'étais pas là pour effectuer une étude de marché.

Je me vidai la tête. Je vidai mon verre. Il restait une demi-bouteille. Moins fraîche, moins agréable. Je continuai à la siroter doucement en essayant d'y trouver du plaisir malgré tout. L'amertume était plus sensible. Je repris les journaux, laissant errer mes yeux sur des annonces de locations. Un million par mois, deux, trois millions... Quelque chose ne collait pas. Mais quoi ? Et pourquoi ? En payant, neuf mille cinq cents francs, je laissai cinq cents francs de pourboire. Malaise. Les premières choses que j'avais apprises, au lieu de m'éclairer, me rendaient encore plus perplexe sur l'attitude à adopter. J'étais bien conscient de vivre, en Europe, dans une société à deux vitesses mais il était possible de les comparer, et certains de mes confrères en avaient fait leur fonds de commerce. Ici, où étaient les points de comparaison ? Et combien de vitesses ?

Trop de questions me harcelaient. L'effet de la bière, déjà ? J'avais besoin de faire le tri, je ne savais par où commencer. Je remis le tri à plus tard. J'allais me contenter d'écouter ce qu'on me disait sans trop orienter mes interlocuteurs vers ce que je cherchais. Je verrais bien ce qu'il en sortirait...